

L'Abeyille de la Nouvelle-Orléans.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI, 1er SEPTEMBRE 1911

85me Année

Chroniques et Chroniqueuses Mondaines.

Il y a quelques années, une jeune femme fort comme il faut, mais que des raisons intimes avaient tenue presque cloîtrée, se voyait tout à coup et comme tant d'autres, obligée de demander à sa plume l'augmentation de trop modestes ressources.

— Faites de la chronique mondaine, lui conseilla un de nos meilleurs confrères.



ETINCELLE.

La chute de Napoléon, en causant l'écorchement de nombreuses situations brillantes, amena plusieurs femmes à se faire un gagne-pain de leur connaissance de la "bonne compagnie" à laquelle elles avaient eu la chance d'appartenir. Les premières sans doute qui se décidèrent franchement à aborder le journalisme pour y parler de la mode non pas d'après les inspirations des journaux, mais d'après ce qu'elles voyaient elles-mêmes dans leur cercle mondain, furent les filles de Jusot, duc d'Abrantès. Il est même permis de croire que ce fut sous l'impulsion d'Henri de Villemeant, du futur fondateur de "Figaro", qu'elles mirent leur esprit et leur intelligence au service de la "Gazette" qui venait de lancer.

Mme Ams, née d'Abrantès, écrit dans ses Mémoires, était une personne fort distinguée, qui ne manquait pas de savoir faire dans sa spécialité. Et Mme Dash ajoute de son côté: "Sa sœur, Mme Aubert, avait un talent très fin, qui la plaçait au premier rang parmi les femmes qui s'occupent des plaisirs et des goûts de leur sexe, sachant donner un tour charmant à ses chroniques."



MADAME PIAZZI.

Passant sur Mme de Barenville, qui légua un code des belles manières à sa génération, nous arrivons à Mme de Girardin qui, sous le masque de la vicomtesse de Lonnay, fit les plus adorables féculitions que jamais on put lire sur des sujets aussi fagaces. Etincelle, qui plus tard devait l'égaliser, mais d'une autre manière, a dit d'elle ceci: "Sa plume signe des arrêts, tantôt fâchés d'or, allant droit à l'esprit; tantôt plumes de colombes, allant droit au cœur."

Etincelle joua le même air sur un autre instrument; Mme de Girardin traitait de la fête, entraînant les cordes de piano, reconnaissant parfois les notes de chapeau chinois au sonnet de sa fiancée primonisée. — Mme de Perronny, devenue baronne Double, se toucha qu'à la

lyre, à la harpe, au théorbe, à la viole d'amour! Quand ses premières "Mondaines" parurent dans le "Figaro", il y eut un frémissement dans les salons parisiens d'abord, puis, comme une onde, l'étonnement enchanté s'étendit jusqu'à l'étranger, passa l'Océan, s'en alla ébranler l'Amérique. On se demandait qui donc était cette personnalité mystérieuse qui possédait une connaissance si réelle des choses dont elle parlait en un style si personnel, parfumé d'ambre, si essentiellement orné des plus rares fleurs aristocratiques?

Etincelle, un peu trop uniformément languissante peut-être ne parlait que pour les grandes dames. Les dans toutes les cours, elle n'ignorait pas que les souveraines souriaient doucement lorsqu'elle célébrait leurs attraits.

Une amie qui lui fit d'un dévouement inaltérable dans les mauvais jours Mme Adrienne Piazz, fille de la baronne Deicambre, était arrivée à "pasticher" si parfaitement son style, qu'elle réussissait à faire accepter sa copie à la place de celle que la baronne Double, atteinte d'un commencement de cécité, ne pouvait plus faire elle-même. Mme Adrienne Piazz signe ses propres causeries: Vicomtesse de Chateaux.



MME ADELA MADDISON.

Mlle de Laincol-Vento, élève un peu, et même concurrente d'Etincelle, porta son vrai nom. Elle est retirée du journalisme.

Vers la même époque brilla la pauvre baronne Michel, qui fut trahie par la chance et mourut subitement.

Parmi les tout à fait actuelles, il faut saluer Mme Carotte, née Bonvier, qui vécut si longtemps dans l'intimité de l'impératrice Eugénie. Non seulement elle est la mieux désignée pour écrire sur la cour impériale, mais elle peut se permettre de toucher à tous les sujets élégants, étant restée "de monde" par ses relations et la haute distinction de ses manières.

La plume en contact rencontre d'autres figures aimables: Mlle de Kerval (le masque de Voleure) si estimée, si loyale; Mme Bell Amstrong, notre concubine de Washington, qui vient, dit-on, de devenir millionnaire par le mariage; la comtesse Jane de Meffray; marquise de Cécage, très jolie, pleine de talent, correspondante de journaux étrangers, auteur de lettres sur la vie parisienne dans le "New York Herald"; Mme Adela Maddison, qui, bien qu'Anglaise, habite toujours Paris; Mme de Prévilly qui à "la Patrie" remplaça Mme de Ronneville et n'a cessé d'écrire depuis un peu partant; Mme la comtesse Xavier d'Absac fondatrice du "Carnet de la Femme de Meade"; Mme de Cécage.

Je termine par celle que les devotes de l'hospitalité m'obligent à inscrire après toutes les autres, dans cet article; qui dans un journal parisien tient une place si remarquable: Mme la comtesse de Beaumont. Elle avait fait la collaboratrice d'Etincelle aux heures de souffrance. Mme de Beaumont, femme de diplomate, formée pour la littérature à l'école de Mme Adam, a écrit dans la "Nouvelle Revue" une série: "Ce qui se dit à Paris", qui la classa en tête de cette gracieuse phalange que Barbey d'Aurevilly lui-même n'aurait pas osé qualifier, de "belles" puisque "elles" se défendent



MME CAROTTE, NÉE BOUVET.

de pédantisme et de prétention, revendiquant le droit de rester femme du monde en même temps que femme de lettres.

L'adjudication d'un Billet de Concert

Extrait de L'ABEILLE du 7 octobre 1850.

Le Journal de Boston raconte à peu près de la manière suivante l'épisode de la vente du billet pour le premier concert de Jenny Lind à Boston.

L'encantré, après avoir parcouru du regard son auditoire anxieux, prononce quelques paroles relatives à la solennité qui se prépare, puis s'écrie: "A prix le premier billet, à prix \$250!" cri M. Hall: "Pas mal," réplique un spectateur. "\$275 et mon chapeau en sus!" poursuit un autre. "\$300," reprend le premier. "\$325," ga pit M. Fetridge. "\$350 et ma guitare!" hurle M. Douge. (Nous pensions que la dernière guitare était enterrée depuis longtemps, nous étions dans l'erreur, M. Dodge vit encore.) "\$400 pour un étranger," dit une petite voix flûtée:—\$425! reprend bellement M. Fetridge; —\$475! \$500! \$600 gemit M. Giverson, éditeur du "Flag of our Country" (Les fabricants d'aliénés sont certainement plus riches à Boston qu'à la Nils-Orléans.)

La voix de not e illustre confrère venait de se perdre dans une salve d'applaudissements lorsque celle du Guirarime, vocaliste, Dodge fait entendre au-dessus du tumulte \$650: Bagatelle répond l'encantré au milieu de la stupéfaction générale, \$650, personne ne dit mot! Personne n'en veut plus? Une fois, deux fois, trois fois! Adjugé.

Le premier billet vendu les combattants se retirent avec le plus profond désespoir: Hale, Fetridge, Giverson; les autres ne veulent pas être les seconds dans Rome.

Timbromanle.

Pour faire suite aux manifestations consécutives à la "Coronation", la colonie anglaise de Terre-Neuve vient d'émettre une nouvelle série de timbres-poste, qui a ceci de curieux qu'elle contient une véritable galerie de portraits de la famille royale, conformément à un premier essai tenté en 1897.

Le timbre de un cent porte l'effigie de la reine Mary; celui de deux cents, le roi George V; trois cents, le prince de Galles; quatre cents, prince Albert; cinq cents, princesse Marie; six cents, prince Henri; huit cents, prince George; neuf cents, prince John; dix cents, reine Alexandra; douze cents, duc de Connaught; enfin, le timbre de quinze cents, reproduit les armoiries de la colonie avec la légende: "Hæc tibi dona foro."

LES MODES

Qui n'ont pas réussi à Londres

L'art du couturier est bien le plus délicat, le plus subtil, le plus complexe que l'on puisse imaginer. Lancer un costume nouveau, une jupe inédite, un corsage imprévu... cela semble fort simple en apparence. En apparence seulement. Car les efforts du couturier ne sont pas toujours couronnés de succès. Combien d'essais infructueux avant de réaliser la forme nouvelle qui trouvera l'assentiment de son élégante clientèle? Combien de créations mort-nées qui pourtant n'étaient pas plus inesthétique que celles dont s'enthousiasment les arbitres de la Mode féminine!



La Jupe-tulipe créée pour une célèbre actrice anglaise.

Nous avons pu nous procurer les gravures des principales modes qui, depuis un lustre, ont échoué à Londres. On va voir qu'elles étaient pour le moins curieuses.

C'est d'abord la "robe-ballon", qui représentait une sorte de compromis entre la crinoline et la jupe entravée, une conciliation de l'outrance de l'une avec l'expansion de l'autre. La carcasse élastique de ce billon surfit primis de lui faire prendre une forme elliptique et par conséquent se serait adaptée aux sièges les plus exigus. Mais le couturier proposa et la femme n'osa pas.

Puis c'est la jupe en tulipe renversée ou en cochen, un costume sensationnel qu'un grand magasin de Londres avait inventé pour une célèbre et très belle actrice anglaise renommée pour son élégance et son goût éclairé.

Ce costume d'une grande richesse était orné, sur l'épaule droite d'un énorme nœud de ruban noir — de ce ruban large et somptueux que les élégants, bannissent de leurs corsages depuis plusieurs années. Quant au chapeau enturbanné à sa base, conique à son extrémité et flanqué d'une plume d'autruche, il avait été dessiné spécialement par le même couturier, qui voyait en cette forme le couronnement logique de la tulipe de la jupe. L'actrice anglaise ne voulut les porter ni l'un ni l'autre. Elle eut peur d'un trop grand succès de curiosité.

Puis voici un costume pour les bains de mer dont l'harmonieuse simplicité devait, dans l'esprit de son inventeur, assurer le succès. Il évoque les héroïnes de Musset, le robe-pantalon des odalisques et, par le couvre-chef, le temps de Charles II d'Angleterre. Une succédané! Car l'art du couturier est non pas de créer, au sens propre du mot, mais de rénover. Il doit rénover d'anciennes modes, les adapter à la vie moderne. Nos seules portées avec beaucoup de grâce leurs ve-

lours et leurs riches brocarts. Elles connaissent l'harmonie des nuances juxtaposées et nos modernes esthètes n'inventent rien quand ils parlent du rosace crépusculaire ou du rose évanescant d'une gaze arachnoïdienne.

Regardez cette magnifique toilette qui rappelle les flamboyantes créations du temps de la reine Elizabeth et aussi, par la forme de la jupe, certaines robes de 1793.... La majesté de ce costume est-elle niée? N'aurait-on pas pu tirer de meilleurs effets de cette jupe plissée? Pourquoi est-elle restée dans les cartons de son créateur? Mystère.

Quel tact et quel doigté le couturier doit-il déployer pour imposer ses idées! Il doit préparer son sujet — la femme — et l'amener par une progression lente à accepter son opinion. Sinon il s'expose à de graves mécomptes, comme celui qui inventa cet autre costume renouvelé du XVII<sup>e</sup> siècle, ou la forme tailleur s'allie à la colerette Médicis.... Un véritable anachronisme, comme on le voit! D'autant plus que l'on y découvre encore un rappel de la crinoline coupée à mi hauteur de jambe. Certaines mauvaises langues — ils en ont en Angleterre — prétendent que la femme eût ressemblé ainsi à un champignon. Les mauvaises langues exagèrent. Ce costume en drap rayé avec ce curieux petit volant en bas de la jupe n'aurait probablement pas plus révolutionné les habitudes du "Rotten Row" à Hyde Park que les promeneurs des Acacias au Bois.

Il avait été créé pour une jeune Américaine, la fille d'un grand industriel de New York, qui avait exigé de son couturier une variante à l'éternel costume tailleur. Quand l'homme de l'art lui montra ce produit de son imagination, la jeune femme s'écria:



La Robe-ballon, un compromis entre la crinoline et la robe entravée.

— Vous ne voudriez pas que je portasse cette horreur!... Si vous me livrez un costume pareil j'en ferai cadeau aux négresse de la France.

Le couturier fut très froissé d'avoir été ainsi compris, car dans toute tentative d'élégance, il y a un succès réel et l'art plat-que.

Un de ces confrères, l'inventeur de cette jupe-pagode que dans Lily Elsie, la jolie actrice londonienne n'osa pas lancer, avait combiné sur le même principe une sorte de robe à trois ponts ("treble-decked skirt") dont les trois hauts volants, posés les uns

sur les autres, ne nuisaient nullement à l'esthétique de la silhouette féminine.



Un costume qui symbolise l'alliance du tailleur avec la colerette Médicis.

N'avions-nous pas raison d'écrire tout à l'heure que les efforts du couturier ne sont pas toujours couronnés de succès? Par les exemples que nous venons de citer nous voyons que la tâche de ces docteurs en sciences vestimentaires n'est pas des plus aisées et que le sort d'une mode dépend de mille influences diverses qui échappent à un scalpel de l'analyse le plus subtil.

Les modes nouvelles doivent s'accorder avec toutes sortes de préoccupations politiques et littéraires, avec l'actualité, avec les tendances de l'heure présente. S'il est généralement admis que l'influence nippone suscita la jupe entravée qui devait donner à nos élégantes la démarche menue des geishas d'Extrême-Orient, on se demande avec anxiété: de quoi demain sera-t-il fait?

Le succès des récentes saisons russes, de la décoration russe, de Bakst et de Nijinski, orienteront-ils nos couturiers vers Shéhérazade ou le prince Igor et nous proposeront-ils des "tailleurs" poloviens ou des corsages à la Karsavina? Ou bien s'inspirant d'un Orient moins Extrême, ont-ils confiance dans le pantalon des Odalisques.

Autant de questions dont on attend, des deux côtés de la Manche, l'imminente solution.

Quoi qu'il en soit, il est toujours un élément de succès des modes avec lequel il faut compter: c'est l'accoutumance. Telle mode qui paraît déconcertante à son apparition s'implante rapidement, on ne sait pourquoi ni comment, et finit par conquérir toutes les femmes. Est-il besoin de rappeler la crinoline, la tournure et les manchettes à gigot? Telle autre qui charmait des le début par son caractère gracieux n'a pas l'heur de retenir l'attention des coquettes et s'arrête dès à l'imposer. Pourquoi c'est-à? Mystère et caprice féminin. Tout dépend de l'heure, du moment, de la disposition des esprits, de la renommée du couturier qui lance la mode et de la première femme qui l'adopte. De mille autres choses encore indéfinissables et insoupçonnables! Donc n'occasions pas de ridicule! Les modes qui n'ont pas réussi, n'attribuons pas toutes les qualifications à celles qui ont fini par s'asseoir sur un règne plus ou moins long. Contentons nous de dire que les secondes ont eu de la chance et que les premières n'en ont pas eu. Ce sera plus juste et plus pru-